

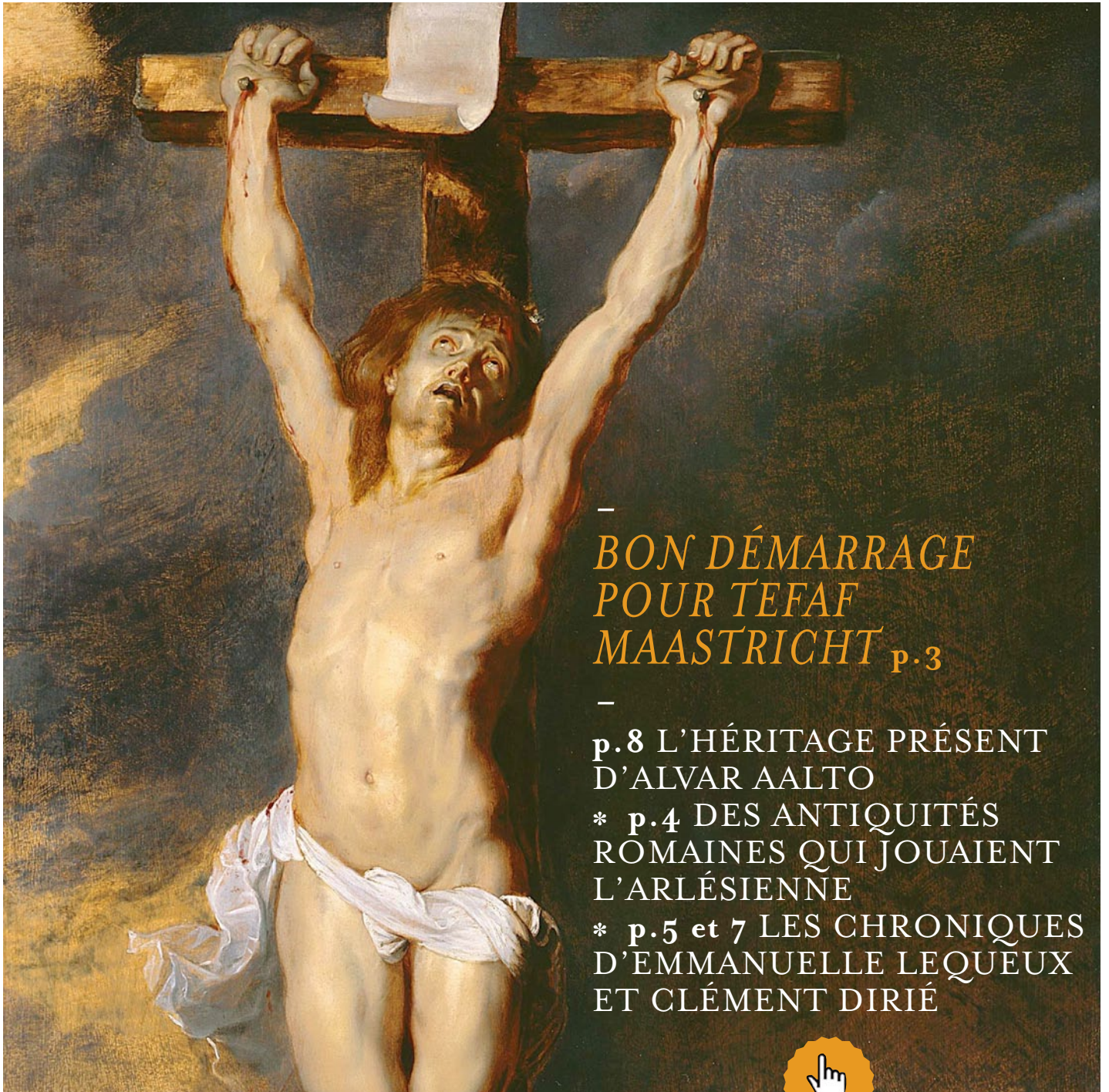
LE QUOTIDIEN *THE ART DAILY NEWS* DE L'ART *WEEK~END*

Votre abonnement annuel
pour

19 € / mois
pendant 12 mois



NUMÉRO 110 / VENDREDI 16 MARS 2012



—
*BON DÉMARRAGE
POUR TEFAP
MAASTRICHT* p.3
—

p.8 L'HÉRITAGE PRÉSENT
D'ALVAR AALTO

* p.4 DES ANTIQUITÉS
ROMAINES QUI JOUAIENT
L'ARLÉSIENNE

* p.5 et 7 LES CHRONIQUES
D'EMMANUELLE LEQUEUX
ET CLÉMENT DIRIÉ



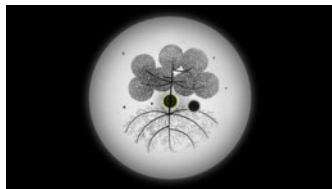
WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM

2 euros

CLIQUEZ ET RETROUVEZ LE CALENDRIER
DES EXPOSITIONS DE LA SEMAINE

REPRODUIRE LE CYCLE DE LA VIE

PAR ROXANA AZIMI



Younès Rahmoun, *Habba*, 2008-2011 (graine), animation vidéo. Courtesy Galerie Imane Farès.

En ces temps de débats inquiétants sur l'identité nationale, un saut à la galerie Imane Farès est des plus salutaires. Tous les jours pendant vingt jours, l'artiste libanaise Ninar Esber fera le tri en quatre tas d'une tonne de graines de maïs de toutes les couleurs. Une métaphore des peuples qui préfèrent l'isolement de l'entre-soi à la mixité. Néanmoins, malgré le soin porté à ce tamis, quelques graines échappent toujours à la vigilance et rompent l'étanchéité imposée. C'est aussi l'histoire d'une graine cherchant le terreau idéal pour germer que propose l'artiste marocain Younès Rahmoun dans un film d'animation très poétique, inspiré de la mystique soufie. La graine se nimbe d'un halo vert, symbole de l'âme, avant d'être assez mûre pour bourgeonner, et de donner elle-même naissance à d'autres semences reproduisant inlassablement le cycle de la création. ■

NO LIMIT, UNE ŒUVRE/UN ARTISTE, jusqu'au 19 mai, Galerie Imane Farès, 41, rue Mazarine, 75006 Paris, tél. 01 46 33 13 13, www.imanefares.com

L'ART PLUS FORT QUE LES ARMES



Khaled Jarrar, *Hassan Alodeh 1 et 2*, 2010, c-print, 47 x 40 cm. Et *Hassan Alodeh # 3*, 2010, 75 x 40 cm, édition de 7 exemplaires (détail). Courtesy Galerie Polaris.

Peut-on être à la fois artiste et soldat, garde du corps pendant huit ans de Yasser Arafat et étudiant en art ? C'est tout le paradoxe schizophrène du Palestinien Khaled Jarrar, exposé chez Polaris. l'artiste a photographié des soldats de la garde présidentielle, avant leur enrôlement et pendant la durée de leur entraînement, laissant au visiteur le soin de saisir les infimes changements d'expression, un durcissement, une fatigue, imperceptiblement dessinés sur les visages. « *Le fait d'avoir été garde du corps m'a fait faire attention à tout, cela m'a permis d'avoir un regard fort sur les choses. Le fait d'être soldat me permet d'être artiste* », confie-t-il. Car chez Jarrar, l'individu ne se dissout pas dans la discipline. Ainsi, dans la vidéo *I soldier* qui accompagne ces photos, malgré la routine des manœuvres, les militaires ne s'alignent pas de manière précise, leurs gestes ne sont pas toujours synchronisés, s'autorisant quelques écarts. Sans doute parce que l'uniforme ne revêt pas beaucoup de sens dans une terre sans État. Tout le propos des différentes œuvres déployées, notamment de la série de timbres fictifs à l'effigie d'un pays qui ne l'est pas moins, tient à ce rêve d'un État palestinien, qu'il avait exprimé avec poésie et humour avec un tampon lors de la FIAC en octobre dernier. À aucun moment le discours ne prend un tour agressif ou revancharde. Jarrar a compris que l'art a parfois un pouvoir bien plus coercitif que les armes. ■

KHALED JARRAR, *DOCILE SOLDIER*, du 17 mars au 28 avril, Galerie Polaris, 15, rue des Arquebusiers, 75003 Paris, tél. 01 42 72 21 27, www.galeriepolaris.com

ROUGE SANG



Gohar Dashti, série *Slow Decay*, 2010, photographie, édition de 7, 100 x 105 cm. Courtesy galerie White Projects.

C'est un vis-à-vis intelligent que la galerie White Projects, à Paris, propose entre l'installation *Blame* de l'Indienne Shilpa Gupta et les photos de la série *Slow Decay* de l'Iranienne Gohar Dashti. Le sang inonde les deux œuvres, sans revêtir pour autant le même sens. Chez Gupta, il incarne l'intolérance et les préjugés, facteurs de violence. L'étiquette sur les flacons est éloquente : « *Je vous condamne pour ce que vous ne pouvez contrôler, votre religion, votre nationalité* ». Dans les photos de Gohar Dashti, le sang coagule dans des scènes ordinaires, sur l'accoudoir d'un fauteuil où est assis un homme pensif ; il forme une flaque au pied d'un téléphone, macule le bas d'une robe. Il apparaît comme une cicatrice mal pansée, laissant ressortir des douleurs retenues, des silences étouffants, des absences intolérables... ■

CECI N'EST PAS DU SANG, C'EST DU ROUGE, SHILPA GUPTA, GOHAR DASHTI, jusqu'au 19 avril, White Projects, 24, rue Saint-Claude, 75003 Paris, tél. 01 47 70 25 12, www.whiteproject.fr